



*Ce plan cosmologique décrit la vision astronomique de Copernic (1473-1543), celles de Ptolémée (90-168) et de Tycho Brahé (1546-1601) étant représentées sur les côtés. Selon les premières conceptions de la science, découvrir les lois du ciel et de la terre permettait de déterminer la volonté du Créateur, et donc servait de guide pour sa conduite personnelle. Gravure de J.A. Friedrich d'après J.-M. Füssli (1732).*

# Les religions au tournant du millénaire

Lors de la grande rencontre inter-religieuse à Assise en 1986, le respect de la création a été affirmé comme l'un des points communs entre les différentes religions. Pourtant, cette déclaration est restée pratiquement sans suite concrète. Or, comme le montre ici **Teddy Goldsmith** en introduction de ce dossier, la vie en harmonie avec l'univers ne devrait pas être une option facultative mais bien l'essence même de la religion !

Il y a six ans, lors d'une conférence donnée lors d'une croisière qui nous menait à l'île de Patmos – là où saint Jean avait rédigé *L'Apocalypse* – le métropolitain Jean de Pergame déclara que la destruction de l'environnement devait être considérée comme un péché. Cela a été très encourageant de voir les dignitaires des Eglises anglicane et catholique romaine abonder ensuite dans le même sens, ainsi que les intervenants hindou, jaïn et zoroastre. Aucun d'eux ne semblait pourtant prendre pleinement conscience des implications de cette déclaration : elle n'aboutit pas moins qu'à la condamnation de la société industrielle elle-même. En effet, la destruction exponentielle du monde naturel résulte de façon nécessaire de l'entreprise dans laquelle la société industrielle moderne s'est jetée à corps perdu et dont le « progrès » – ou en d'autres termes le développement économique – est la caractéristique principale. Ce processus a rarement

été vraiment défini. Il comporte principalement la substitution systématique du monde naturel – le monde réel fruit de 3 000 millions d'années d'évolution biologique et écologique – par des artefacts humains, un monde de substitution.

Notons un autre élément à propos de l'idée selon laquelle la destruction de l'environnement est un péché. Pour que cette idée ne reste pas de simples paroles, pour que ses implications soient enfin prises en compte concrètement, il est nécessaire qu'elle s'inscrive dans notre vision du monde. Cela est vrai pour tout un chacun, artistes de rue, théologiens ou scientifiques, même si ces derniers disent ne reconnaître comme « scientifique » qu'une proposition qui aura été vérifiée (ou *falsifiée* dans les termes de Karl Popper) en laboratoire. En fait, il s'agit là d'une illusion car la vérification ou falsification ne servent qu'à rationaliser ou légitimer des croyances

*Aujourd'hui, Homo scientificus s'érige en Dieu*

déjà acquises par l'intuition, croyances correspondant le mieux à notre paradigme et à notre vision du monde. Pour citer le grand épistémologue Michael Polanyi (1891-1976), « *le test de validation ou d'invalidation est en réalité non pertinent en ce qui concerne l'acceptation ou le rejet des croyances fondamentales. Dire que vous vous interdirez de croire quelque chose qui aura été invalidé revient à afficher une prétention fautive à une auto-critique rigoureuse.* » (1)

### La science comme religion

Les scientifiques orthodoxes, comme tout un chacun, feront tout pour conserver leur paradigme ou vision du monde face à un savoir qui prétendrait s'y opposer et rejetteront toute proposition le contredisant.

En effet, cette idée de péché à l'égard de l'environnement n'est pas simplement incompatible avec la religion séculière propre au monde industriel. Elle en remet en cause les fondements mêmes, et en premier lieu l'idée reçue selon laquelle la science, la technologie et l'industrie alliées au libre-échange vont créer un Paradis matériel et technologique sur Terre où tous les problèmes comme la pauvreté, les maladies, le chômage, le manque de logement, la criminalité et même, comme certains scientifiques nous l'assurent, la mort elle-même disparaîtront pour toujours.

Dans cette perspective, tous les bienfaits sont perçus comme fabriqués par l'homme lui-même – grâce au développement économique. La santé ne peut être dispensée que dans les hôpitaux, ou du moins par une profession médicale, avec l'aide des dernières technologies en date. La loi et le maintien de l'ordre ne peuvent être assurés que par la police, les tribunaux, les prisons et ainsi de suite. Et cependant, on n'accorde aucune valeur aux bienfaits irremplaçables dérivant du fonctionnement normal du monde naturel, comme la stabilité du climat, la fertilité des sols, des ressources en eau suffisantes, et autres composants vitaux d'une planète en bon état de marche. Il s'ensuit que se retrouver privé de ces « non bienfaits » ne peut représenter un coût économique et les systèmes naturels peuvent être détruits en toute impunité. Cette attitude a été théorisée par de nombreux scientifiques qui se sont employés à dénigrer le processus naturel. Darwin décrivait la nature comme « *maladroite, gaspilleuse, faillible* » et Sir Peter Medawar, Prix Nobel, parlait des « *improvisations hasardeuses de la nature* ». (2)

Dans le même ordre d'idées, la science orthodoxe envisage le monde naturel comme étant foncièrement individualiste, agressif et cruel. Pour Darwin (1809-1882), « *toute la nature est en guerre* » et son disciple éminent T. H. Huxley (1825-1895) abondait dans le même sens. « *Du point de vue du moraliste* », disait-il dans une célèbre conférence en 1890, « *le monde animal ressemble à peu de choses près au combat de gladiateurs. Les créatures sont bien traitées pour être livrées au combat, et les plus forts, les plus habiles et les plus rusés s'en tirent jusqu'au combat suivant. Le spectateur n'a même pas à tourner le pouce vers le bas, car il n'y a jamais de quartier* », ce que certains ont qualifiée de vision « gladiatorial » du monde naturel. (3)

Pour le sociologue américain Lester Ward, les terribles défaillances du monde naturel « *irritent l'homme à réinventer la nature et à créer un paradis terrestre d'après ses propres plans, et dont il peut prévoir et diriger en détail le fonctionnement* ». (4)

Tel est également le point de vue des darwiniens et des

## Les peuples premiers vivent une véritable sagesse dans leur rapport au cosmos

sociobiologistes pour lesquels il est possible d'échafauder une société où les hommes se comporteraient de façon morale, mais à condition de faire la guerre contre un monde naturel sans merci. Comme le dit Huxley : « *Le progrès moral de la société ne dépend ni de l'imitation du cosmos, ni de sa fuite, mais du fait de le*

*combattre.* » (5) C'est l'un des dogmes d'une religion séculière, héritage de cultes religieux qui ont prospéré au début de l'histoire occidentale. Les gnostiques sont l'un de ces courants les plus connus.

### La gnose

Ce mouvement « hérétique » des premiers temps chrétiens considérait, tout comme la science actuelle, que le monde est mal organisé et même mauvais. Les gnostiques ne niaient pas pour autant l'existence d'un ordre et d'une loi cosmiques, mais pensaient que « *c'était un ordre rigide et hostile, une loi cruelle, tyrannique et absurde, étrangère à l'homme et à son essence propre.* » (6)

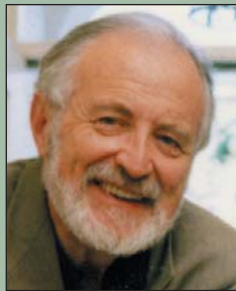
Ainsi Dieu et le cosmos n'étaient-ils plus étroitement liés comme dans l'Antiquité. L'homme était condamné à la solitude cosmique (7) comme il l'est aujourd'hui par la science moderne. Le prix Nobel Jacques Monod (1910-1976) admet que « *l'animisme a établi un pacte entre l'homme et la nature, alliance hors de laquelle il ne peut y avoir qu'une solitude terrible. Aujourd'hui la science nous a révélé la terrible vérité, et le pacte a été rompu : l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité de l'univers dans lequel il n'a pas de fonction ni de devoir et où il est apparu par pur hasard* ». (8) Il s'agit là d'un dogme étonnant, fondé sur un autre dogme : le caractère aléatoire des processus naturels, tout particulièrement des processus vitaux, comme « l'évolution ». Tous deux sont incompatibles avec une appréhension réelle de la structure et de la fonction du monde vivant.

Toutefois, la grande différence entre les gnostiques et la science actuelle est que pour les premiers, Dieu exigeait de l'humanité qu'elle s'isole du monde pour ne vivre que d'une vie spirituelle. La science, avec les mêmes principes, aboutit à une conclusion fort différente. Si le monde est mal fait, la solution n'est pas de s'en échapper mais de le transformer : prétention ultime et ultime blasphème ! *Homo scientificus* s'est déifié. Il lui incombe alors de recréer le monde.

### L'importance du holisme

Cela nous conduit à la thèse du dossier de ce numéro. Contrairement à ce que nous disent les scientifiques orthodoxes, j'ai toujours défendu l'idée que les systèmes naturels, à différents niveaux d'organisation, tendent, consciemment ou non, à maintenir l'ordre des ensembles dont ils font partie. Le biologiste Ludwig von Bertalanffy (1901-1972) se disait étonné par cette caractéristique des processus vitaux au niveau de l'organisme biologique. (9) Tout comme le biologiste autrichien Ungerer, si impressionné par les « *hole maintaining function of life processes* » qu'il décida de remplacer la notion de « finalité » par celle de « totalité ». (10)

Que les éléments constitutifs de tout système naturel doivent lutter pour maintenir l'ordre de l'ensemble est avéré, parce qu'ils ont évolué précisément afin de remplir leurs fonctions spécifiques dans cet ensemble, dont ils sont ainsi totalement dépendants pour leur épanouissement et leur survie. Eugene Odum (1913-2002), dans son ouvrage de référence dans les universités américaines pendant des décennies mais non traduit en français *Fundamentals of ecology*, montre



#### Teddy Goldsmith

a fondé en 1969 la revue *The Ecologist* qu'il dirige actuellement avec son neveu Zac Goldsmith, et est le directeur de publication de *L'Écologiste*. Prix Nobel Alternatif, auteur de nombreux livres et articles, il a notamment publié l'ouvrage fondamental récemment réédité : *Le Tao de l'écologie*, éditions du Rocher, 2002 et vient également de coéditer un livre d'essais intitulé *Le Piège se referme*, Plon, 2002. Voir en pages centrales.

## Les grandes religions ont aussi des traditions cosmiques à redécouvrir

que : « *Les individus ne peuvent pas survivre très longtemps en dehors du groupe, tout comme l'organe ne pourrait survivre hors de l'organisme* ». (11). Ainsi, comme le confirmerait toute assistante sociale, les enfants privés d'une famille unie risquent davantage de présenter une instabilité affective et de tomber dans la délinquance.

Toutefois, la famille ne peut s'épanouir tel un petit oasis d'harmonie dans un océan de chaos social. Elle a besoin de faire partie d'une communauté soudée, si importante dans la société traditionnelle que ses membres ne peuvent imaginer de vivre hors d'elle. Les individus, familles et communautés ne peuvent davantage survivre si l'ordre du monde naturel ou écosphère est détruit, ce que l'adepte le plus extrême du culte de l'égoïsme admettra facilement.

Malheureusement, ce principe fondamental ne devient patent que lorsque les processus vitaux sont considérés en relation avec l'ensemble. Les scientifiques orthodoxes qui veulent absolument considérer les processus vitaux isolément de l'ensemble – dont ils choisissent d'ignorer l'existence – persistent à les considérer comme erratiques, malléables, sans autre finalité qu'eux mêmes. Cette idée ne saurait être mieux illustrée par les écrits du professeur Richard Dawkins de l'université d'Oxford pour qui il n'y a « aucun avantage sélectif à se soucier de la stabilité et de la stabilité de l'ensemble » (12).

Si le comportement est considéré de façon réductionniste, il n'y a alors aucun moyen d'établir sa fonction visant au maintien de l'harmonie de l'ensemble et ainsi aucun moyen de le distinguer d'un comportement destructeur. Cette distinction, étrangère à la science orthodoxe, est pourtant fondamentale dans les premières traditions religieuses comme celle du judaïsme (cf. article de Margaret Backer pp. 39-46).

S'il est impossible de réconcilier l'idée que la destruction de la nature est un péché avec les théories de la science actuelle et du gnosticisme, il est également difficile, hélas, de la réconcilier avec les grandes religions modernes. Même si pour elles, le monde naturel n'est pas mauvais en lui-même, il ne retient guère leur intérêt.

En effet, ces religions sont devenues aujourd'hui extérieures au monde et ont cessé de remplir leur rôle originel : celui de relier les gens à leur société, au monde naturel et au cosmos. Dans une société atomisée comme la nôtre, la religion est devenue une relation interpersonnelle entre un homme asocial et un Dieu auquel on attribue les mêmes caractères.

Ces religions, égarées en chemin, devraient revenir à leurs racines et même tirer profit des enseignements des sociétés traditionnelles. Darryl Wilson dans l'article de ce numéro « L'histoire de mon grand-père » confirme cette idée en montrant la façon dont un peuple indien envisage son rapport au cosmos.

L'intérêt de ces sociétés traditionnelles est qu'elles considèrent que la destruction de la nature est un mal. Robert Parsons, dans son livre sur les Konos du Sierra Leone, montre que leur religion « *n'est pas seulement une organisation des rapports humains, mais inclut des relations entre le peuple, la Terre et le monde invisible fait d'êtres et de forces en lesquels ils croient. La religion les enchâsse dans un Tout.* » (13) Pour les Konos, « *la Terre est plus qu'un assemblage de particules inertes, c'est un être vivant, l'épouse de Dieu, aux pouvoirs de procréation illimités engendrant la végétation tropicale. Leur souci majeur est le maintien de l'harmonie cosmique.* » (14)

L'anthropologue Henrick Kraemer (15) note aussi comment dans les sociétés primitives « *la préoccupation principale est la perpétuation de l'harmonie sociale, la stabilité et la prospérité. Les cultes religieux et les pratiques magiques ont principalement en vue cet objectif.* » Quiconque

a vécu avec les peuples primitifs et a essayé de les comprendre connaît leur terreur de voir l'harmonie et l'équilibre de l'univers et de leur société perturbés. Lorsque cette harmonie est violée par une catastrophe naturelle ou par la transgression des coutumes, elle appelle une activité religieuse accrue pour restaurer

l'harmonie perturbée afin de sauver les récoltes, leur santé, la stabilité et la prospérité. En réalité, toutes les activités des peuples tribaux tendent à cette fin, que ce soient l'agriculture, les techniques employées, leur habitat, leur lieux ou rites sacrés. Au delà de leurs fonctions utilitaires, elles servent à maintenir, à leurs yeux, l'ordre cosmique. Ainsi, violer ce principe est tabou et selon Roger Caillois « *un acte est tabou parce qu'il perturbe l'ordre de l'univers qui est à la fois celui de la société et celui de la nature* ». (16) Ainsi, les violents orages et inondations qui ont eu lieu en Orissa et au Vietnam et l'incidence accrue des catastrophes naturelles sont le résultat de la déforestation et de la transformation chimique de l'atmosphère, amenant une perturbation de l'écosphère. Que l'idée nous plaise ou non, les peuples vernaculaires détiennent une véritable sagesse dans leur rapport au cosmos. Cette sagesse n'est pas abstraite, elle habite leur âme et leur cœur, c'est pour cela que leurs actes la reflètent.

Le grand anthropologue Roy Rappaport note que « *ce qui importe en ce qui concerne les croyances de ces peuples, ce n'est pas leur adéquation à un monde considéré comme objectif mais la façon dont leur comportement est approprié au bien-être des acteurs et des écosystèmes dont ils participent* ». (17) Il aurait même pu ajouter : « *et à l'intégrité de l'écosphère prise comme un Tout* ». Le caractère adéquat d'un modèle n'est pas son exactitude mais son efficacité adaptative (18) dans le sens holiste du terme. Si les croyances ou modèles cognitifs y satisfont, ils peuvent alors être déclarés vrais au sens plein du terme, même si ces croyances sont formulées dans le langage de dieux et d'esprits dont l'existence pourrait être reniée par les scientifiques. Mais les rejeter d'un bloc reviendrait à passer à côté du problème, car ils doivent être avant tout considérés comme des archétypes. On peut également en dire autant des vérités dans les grandes religions. L'important n'est pas de savoir si le Déluge décrit dans l'Ancien Testament s'est réellement produit. Le Déluge symbolise les forces du chaos qui se sont déchaînées lorsque les hommes ont rompu l'alliance cosmique. L'enjeu de ce dossier est de montrer que ces idées étaient présentes dans la théologie des grandes religions à leurs origines. Il faudrait s'en inspirer, afin que les hommes se rassemblent pour lutter contre les forces du chaos menaçant leur survie même. ■

### Notes

- (1) M. Polanyi, *Personal Knowledge, Towards a Post-critical Philosophy*, Routledge and Kegan Paul, London, 1978.
- (2) Sir P. Medawar, *The Hope of Progress*, Wildwood House, London, 1974, p. 244.
- (3) T.H. Huxley & J. Huxley, *Evolution and Ethics*, The Pilot Press, London, 1947.
- (4) L. Ward cité par D. Worster in *Nature's Economy*. Traduction française : *Les pionniers de l'écologie*, Sang de la terre, 1998.
- (5) *Op. cit.*, 3
- (6) H. Jonas, *The Gnostic Religion*, Beacon Press, 1958, p. 250.
- (7) *Ibid.*
- (8) J. Monod, *Le Hasard et la nécessité*, Seuil, Paris, 1970.
- (9) L. von Bertalanffy, *Modern theories of development : an introduction to theoretical biology*, Harper, NY, p. 123
- (10) *Ibid.*
- (11) E. Odum, *Fundamentals of ecology*, Saunders, 1953, p. 5
- (12) R. Dawkins, *Le gène égoïste*, Paris, 1996
- (13) R. Parsons, *Religion in an African Society*, ed. E. J. Brill, Leiden, 1964, p. 176.
- (14) *Ibid.*
- (15) H. Kraemer, *The Christian Message in a Non-Christian World*, Harper, New York, 1938.
- (16) R. Caillois, *L'Homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1950, p. 24.
- (17) R. A. Rappaport, *Ritual and Religion in the Making of Humanity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, p. 364.
- (18) *Ibid.*